



**Belgeo**

Revue belge de géographie

**4 | 2006**

**Miscellaneous**

---

## Diamond J., *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*

Paris, Gallimard, NRF, Essais, 2006, 648 p.

Henri Nicolai

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/belgeo/11766>

DOI : 10.4000/belgeo.11766

ISSN : 2294-9135

### Éditeur :

National Committee of Geography of Belgium, Société Royale Belge de Géographie

### Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2006

Pagination : 493-497

ISSN : 1377-2368

### Référence électronique

Henri Nicolai, « Diamond J., *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie* », *Belgeo* [En ligne], 4 | 2006, mis en ligne le 31 octobre 2013, consulté le 22 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/belgeo/11766> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/belgeo.11766>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.



*Belgeo* est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

---

# Diamond J., *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*

Paris, Gallimard, NRF, Essais, 2006, 648 p.

Henri Nicolai

---

## RÉFÉRENCE

Diamond J. (2006), *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, Paris, Gallimard, NRF, Essais, 648 p.

- 1 Cet essai de Jared Diamond, qui a eu un retentissement médiatique indéniable, ne peut laisser les géographes indifférents. Le titre (en anglais : *Collapse. How societies chose to fail or to succeed*) pose une question de grand intérêt, avec une nuance pourtant, qui peut avoir quelque importance, entre la version française qui parle de survie et la version anglaise qui parle de succès, mais elle la pose de façon trop abrupte car on imagine difficilement des sociétés décider volontairement de leur disparition.
- 2 Jared Diamond est physiologiste de formation et biologiste de l'évolution. Ce sont ses recherches sur l'écologie des oiseaux dans tout le bassin pacifique qui l'ont amené sans doute à appréhender sur place plusieurs des cas qu'il traite dans son livre. Pour donner une idée de la diversité de ses centres d'intérêt ou plutôt de ses divers modes d'approche des relations entre physiologie et environnement, on signalera qu'il a publié aussi, entre autres, un livre au titre à consonance finaliste « Pourquoi l'amour est un plaisir ». Il enseigne actuellement la géographie à l'Université de Californie, à Los Angeles.
- 3 Ce gros livre destiné au grand public est bien dans l'air du temps mais le problème général qu'il traite n'a cessé depuis longtemps d'intriguer les géographes, les historiens et aussi les économistes, les politologues et les sociologues. Beaucoup de cas étudiés par l'auteur ont été évoqués dans les cours de géographie humaine du XX<sup>ème</sup> siècle (et sans

doute même avant). Pour personnaliser le débat, comme le fait souvent J. Diamond dans son livre, je dirai que je les ai moi-même abordés dans mes cours. Le problème n'est donc pas neuf et il n'est pas sûr que le traitement qu'en fait Diamond soit vraiment original.

- 4 Les premières pages laissent croire que l'auteur va proposer une thèse nouvelle ou un mécanisme général pour expliquer la disparition de certaines sociétés (ou si l'on préfère de certaines civilisations). Nombreux en effet, depuis plus d'un siècle, sont les ouvrages qui ont entrepris de rechercher la ou les causes de leur succès ou de leur mort. Le géographe américain Ellsworth Huntington considérait que le facteur essentiel permettant le développement ou entraînant le déclin était le climat et particulièrement le changement de climat. Il étudiait d'ailleurs plusieurs des cas que reprend Diamond, comme la civilisation maya et les Indiens du sud-ouest des Etats-Unis, avec déjà le recours à la dendrochronologie. L'historien anglais Arnold Toynbee expliquait la naissance des grandes civilisations par le relèvement victorieux d'un défi lancé par un environnement difficile (ou une péjoration de cet environnement) ou par les dysfonctionnements de leurs propres institutions. Braudel et Wallerstein ont traité la question du point de vue du développement économique. Diamond, très curieusement, ne cite aucun de ces « ancêtres » pas plus qu'il ne cite le géographe américain Carl Sauer qui a pourtant évoqué très finement les relations entre les hommes et leur environnement sur le continent américain. La bibliographie, qui est impressionnante, ne porte en effet que sur des publications de moins de vingt ans (dans leur immense majorité, américaines), parce que, selon l'auteur, celles-ci contiendraient toutes les bibliographies antérieures. Elle concerne d'ailleurs surtout des points de détail.
- 5 Diamond propose bien un mécanisme général : l'effondrement de certaines sociétés aurait été la conséquence d'une destruction (volontaire ou plus souvent involontaire) de leur environnement mais l'auteur ajoute aussitôt que cette destruction ne peut tout expliquer et se combine toujours à d'autres facteurs. Diamond retient au total cinq facteurs (Diamond aime bien, comme les Chinois de l'époque Mao, donner un nombre fini aux problèmes, aux facteurs et aux solutions ; dans un de ses chapitres de conclusion, il énumérera ainsi douze catégories de problèmes environnementaux). Ces cinq facteurs sont : 1) les dommages environnementaux ; 2) un changement du climat ; 3) l'hostilité des voisins ; 4) des rapports de dépendance avec des partenaires commerciaux ; 5) les réponses apportées par une société, selon ses valeurs propres, à ces problèmes.
- 6 La pensée n'est pas toujours exempte de contradictions. Ne dit-il pas, par exemple, p. 499, que « si certaines sociétés réussissent alors que d'autres échouent, la raison en est évidemment dans la différence entre les environnements plutôt qu'entre les sociétés. Certains environnements sont plus difficiles que d'autres ». Toute nuance a ici disparu et nous voilà ramenés aux déterminismes directs et simplistes que l'auteur pourtant a réfutés par ailleurs.
- 7 La structure même de l'ouvrage n'est pas d'une logique évidente et si l'argumentation est très développée, elle comporte parfois de longues digressions.
- 8 La comparaison par laquelle le livre commence ne paraît pas très convaincante. Elle oppose une ferme actuelle du Montana en plein essor et une ferme viking disparue du Groenland médiéval. Elle laisse entendre que la ferme du Montana pourrait, elle aussi, disparaître un jour puisque les conditions de climat et de sol sont relativement marginales pour son type de production. On ne voit pas en quoi cette anticipation un

peu gratuite peut soutenir efficacement les thèses de l'auteur. Toute la première partie peut même paraître en dehors du thème principal puisqu'elle énumère, en un peu plus de quarante pages, les problèmes environnementaux du Montana liés à l'exploitation de la forêt, à l'activité minière, à la construction de barrages, au développement de l'élevage et de l'agriculture et aux modes de vie des nouveaux habitants et parle aussi des causes du succès ou de l'échec des mesures qui ont été prises pour y faire face. Tout cela est très bien documenté et longuement argumenté mais on a l'impression que le choix du Montana s'explique surtout par le fait que cet Etat a été un des lieux privilégiés de séjour de l'auteur, notamment pendant sa jeunesse.

- 9 La deuxième partie étudie les sociétés du passé qui se sont « effondrées ». L'auteur a choisi de traiter cinq cas : l'île de Pâques, les îles Pitcairn et Henderson, les Indiens Anasazi et leurs voisins du sud-ouest des Etats-Unis, les Maya et les Vikings, particulièrement ceux qui avaient colonisé le sud ouest du Groenland (125 pages pour les seuls Vikings). Ces exemples sont traités avec force détails et force interrogations. Pour l'île de Pâques, plus de 50 pages. On s'attendrait presque que l'auteur nous donne les caractères respectifs des carrières qui ont fourni les différents moaï (statues de pierre géantes). Un thème lancinant, présent dans presque tous les exemples, est celui de la déforestation (très curieusement, je n'ai trouvé aucune référence au livre de E. P. Eckholm, *La terre sans arbres*, 1976, qui s'adresse pourtant au même public que Diamond ; parce qu'il serait trop vieux ?). Dans les îles, outre les effets qu'elle a pu avoir sur l'érosion des sols, la destruction de la forêt a fini par entraîner la disparition des pirogues (il n'y aura plus que des radeaux) donc de toute mobilité efficace et des échanges avec d'autres îles (pour l'île de Pâques, l'éloignement des autres terres est tel que les Polynésiens en y arrivant ont pratiquement perdu tout espoir de maintenir des relations avec d'autres groupes et la disparition des pirogues n'a pas vraiment changé la situation). Diamond souligne au passage qu'une des causes de la déforestation de l'île de Pâques est aussi d'ordre religieux : la nécessité de construire les grandes rampes ou rails de bois permettant de déplacer les statues moaïs depuis la carrière jusqu'à la plate-forme où elles étaient érigées.
- 10 Le thème insulaire qui a inspiré une foule de romanciers et nourri aussi une abondante littérature géographique convient évidemment à l'étude de l'effet des sociétés sur leur environnement puisqu'il s'agit de petits mondes finis. Peut-être l'auteur aurait-il pu insister davantage sur un phénomène qui s'exprime particulièrement bien dans les milieux insulaires, celui des dérives qui, à partir d'un point de départ commun, par petites touches successives qui peuvent avoir été induites ou facilitées par de petites différences dans les milieux (par exemple opposition entre versants au vent et versants sous le vent, opposition entre îles volcaniques et îles coralliennes), aboutissent finalement à des situations très différentes. Le cas des îles Pitcairn et Henderson est à cet égard intéressant. Elles font partie d'un archipel qui comprend aussi l'île, un peu plus grande, de Mangareva, celle-ci en relation lointaine avec les Marquises. Diamond montre bien les liens de complémentarité qui fonctionnaient entre ces trois îles. Elles échangeaient des matières qui leur étaient propres : coquillages et poissons des îles coralliennes, roches convenant à la confection d'outils des îles volcaniques, plantes cultivées et porcs de Mangareva, tortues d'Henderson, etc. Il y avait sans doute aussi des échanges de partenaires. Quand la déforestation a rendu de plus en plus difficile la construction de pirogues à Mangareva et à Pitcairn, ce système qui avait été efficace entre 1000 et 1450, a cessé de fonctionner. Henderson et Pitcairn, qui dépendaient de

Mangareva plus que cette île ne dépendait d'elles, se sont vidées de leurs habitants. Les mutins du Bounty se sont établis sur Pitcairn parce que l'île était déserte.

- 11 Les Anasazi du Chaco Canyon, les Hohokam et autres voisins qui ont laissé d'importantes traces archéologiques avaient disparu bien avant l'arrivée des Européens, vraisemblablement vers 1300. Déforestation, abaissement des nappes aquifères, ravinement des surfaces cultivées, surpopulation, et enfin une crise climatique peut-être pas beaucoup plus grave que les précédentes mais qui a trouvé une population plus vulnérable qui ne l'avait pas anticipée parce qu'elle n'avait pas conservé la mémoire des crises antérieures, tout cela a eu raison de leur société. Diamond n'apporte rien de vraiment neuf sur la question sinon l'utilisation des excréments fossiles de petits rongeurs, les néotomes, qui se trouvent rassemblés dans des dépotoirs et donnent des informations sur la végétation environnante depuis plus d'un millier d'années.
- 12 Rien de neuf non plus pour le cas des villes maya du nord du Guatemala, en pays tropical. Comme il fallait s'y attendre, nous avons droit, dans les détails, à la description du calendrier mais les conclusions ne sont guère originales. L'effondrement des cités serait lié aux cinq facteurs du schéma habituel : la déforestation suivie de l'érosion des sols, plusieurs périodes de sécheresse, des guerres entre les cités, etc. L'auteur réfute, sans fournir beaucoup d'arguments, l'idée que l'agriculture maya était essentiellement une agriculture sur brûlis. Pourtant il reconnaît que les agriculteurs maya étaient incapables de produire plus de deux fois la quantité d'aliments nécessaires à la subsistance de leurs familles donc que leur agriculture était peu intensive et ne pouvait subvenir correctement aux besoins de villes importantes. Peut-être aurait-il pu discuter le schéma que proposait Pierre Gourou dans *Les Pays Tropicaux* (1946, pp. 50-60). Selon celui-ci, la civilisation maya combinait des techniques d'organisation de l'espace d'un niveau très élevé et des techniques d'exploitation de la nature d'un niveau relativement rudimentaire (la milpa, champ de maïs sur brûlis). Elle était capable d'encadrer des populations nombreuses mais ne pouvait garantir leur subsistance alimentaire. Quand la population a augmenté, la durée des jachères s'est réduite et les sols se sont épuisés contraignant la population à abandonner son territoire, d'où l'éclatement du pays maya dans différentes directions, la disparition des cités et l'affaiblissement général de l'ensemble.
- 13 De tous les cas anciens cités par Diamond, seul le cas maya concerne des populations qui ne vivaient pas dans des territoires climatiquement marginaux. Dans les autres cas, on peut souvent faire l'hypothèse que les hommes ont mal évalué les potentialités de leur milieu et ont finalement abouti à des impasses.
- 14 Dans ses notes bibliographiques, Diamond passe en revue dans trois pages, en petits caractères (pp. 619-621), une dizaine d'autres cas, pour lesquels les explications lui paraissent moins évidentes. Par exemple, le déclin du Croissant fertile, la disparition de la civilisation de Harappa dans la région de l'Indus, le déclin de la Grèce mycénienne, celui d'Angkor, la disparition du Grand Zimbabwe. Il cite cependant, pour chacun de ces cas, un facteur qui lui paraît fondamental. Pour les cités grecques, ce serait une succession de cycles de mise en valeur conduisant à la surexploitation du territoire, à sa ruine et à son abandon et de cycles assurant peu à peu la réhabilitation du territoire et un nouvel essor ; pour la civilisation de Harappa, des crises de sécheresse et des changements du cours de l'Indus ; pour Angkor, l'engorgement du système d'irrigation et les attaques des Thai. Dans ce dernier cas, aucune allusion n'est faite à un facteur

essentiel, c'est-à-dire au fait que cet aménagement hydraulique avait un contenu sacré, reproduisait l'image hindouiste du monde et avait été réalisé à un moment où le pouvoir du roi avait lui aussi un caractère sacré. Le passage de la religion hindouiste au bouddhisme a affaibli le ressort religieux qui avait permis les grands aménagements et affaibli en même temps le pouvoir du roi, empêchant d'une part le royaume Khmer de réaliser les grands travaux qui auraient pu rétablir le fonctionnement du système hydraulique et le rendant vulnérable d'autre part aux incursions des Thai.

- 15 Après l'étude des sociétés disparues, Diamond envisage ensuite différents cas de réussite dans lesquels les problèmes environnementaux ont pu être résolus soit par ce qu'il appelle une approche par le haut, c'est-à-dire des mesures prises par les autorités centrales (l'arrêt de la déforestation du Japon et un efficace système de gestion forestière pendant l'ère Tokugawa, par exemple) soit par le bas, c'est-à-dire par les communautés villageoises par exemple sur les hautes terres de la Papouasie-Nouvelle-Guinée et sur l'île de Tikopia (dans ce dernier cas, pratique d'une politique de contrôle des naissances qui a empêché la surpopulation ; avec ici une réflexion curieuse selon laquelle une approche par le bas serait possible dans une île de très petites dimensions comme Tikopia, une approche par le haut dans une grande île tandis ni l'une ni l'autre ne pourraient s'appliquer dans une île de taille moyenne).
- 16 L'auteur prend ensuite des exemples de catastrophes contemporaines qui pourraient être assimilées aux effondrements des sociétés anciennes : le génocide du Rwanda, qu'il considère comme une bonne application de la théorie de Malthus et la situation d'Haïti qui est comparée à la situation beaucoup moins critique de la République Dominicaine voisine. Puis vient une énumération quasi apocalyptique des problèmes de l'environnement en Chine avec pourtant une conclusion relativement optimiste, la Chine lui paraissant capable de résoudre ses problèmes puisqu'elle a montré qu'elle avait été capable de résoudre son problème démographique. Même énumération pour l'Australie qui a exploité son territoire comme une mine, c'est-à-dire sans souci du renouvellement des ressources. Ravages des moutons, des lapins, etc.
- 17 Après ces deux longues digressions, Diamond revient au sujet proprement dit en s'interrogeant sur les causes des mauvaises décisions qui ont pu conduire à des effondrements. Il reprend en fait ce qu'il a déjà dit assez largement dans les chapitres précédents. Il revient aussi à la charge – ce qu'il avait fait déjà dans le cas du Montana – contre les compagnies minières (particulièrement celles qui exploitent les minerais métalliques) et secondairement contre les grandes sociétés d'exploitation forestière. Il épargne par contre les sociétés pétrolières, comme Chevron en Papouasie-Nouvelle-Guinée qui a su remarquablement protéger l'environnement et notamment les oiseaux. Une société pétrolière a en effet le souci d'agir à long terme, produit beaucoup moins de déchets d'extraction que les mines métalliques, ne répand pas de pollutions insidieuses, peut, par des mesures assez simples, éviter la répétition de catastrophes écologiques comme celle résultant du naufrage de l'Exxon Valdez, peut s'efforcer d'altérer le moins de surface possible et est donc compatible avec les autres activités du territoire qu'elle exploite.
- 18 Le cas des Pays-Bas explique le titre un peu surprenant du chapitre de conclusion : le monde est un polder. Tous les habitants d'un polder, vivant sous la même menace de la mer, les riches aussi bien que les pauvres, ont compris que leur survie dépendait de celle des autres. Diamond retient cette leçon et en retire un optimisme prudent. Les problèmes ne sont pas insolubles comme le montreraient les exemples de décisions

volontaires qui ont permis à certaines sociétés de surmonter certains d'entre eux. L'interconnexion qu'implique la mondialisation est une raison supplémentaire d'espérer. Nos sociétés bénéficient en outre de cette chance de connaître ce qui s'est passé autrefois, donc de pouvoir en tirer les leçons, ce à quoi le livre a l'ambition de contribuer. Dans la bibliographie du dernier chapitre, Diamond donne même quelques conseils pratiques pour infléchir le comportement environnemental des grandes sociétés.

- 19 Dans une masse aussi foisonnante, il est inévitable de découvrir quelques scories, coquilles, erreurs et approximations, résultats parfois d'une traduction maladroite : ainsi p.103, « de petites variations dans les rayons du soleil » pour « de petites variations du rayonnement solaire », les traités de « comput » maya (p.194), une confusion sans doute, p. 386, entre miles carrés et kilomètres carrés (la densité du Rwanda n'a jamais été en 1990 de 760 habitants au km<sup>2</sup> mais sans doute au mile carré ; même remarque pour celle d'autres pays cités), l'effondrement « préhistorique » des colonies Viking du Groenland (p.37) ; la destruction, dans les sols chinois, des « lambics » par les pesticides (p.429) ; il est exagéré de dire (p.156) que les membres de l'expédition antarctique de la Belgica sont devenus fous de désespoir ; même s'il est vrai qu'ils ont connu quelques troubles comportementaux, ceux-ci ne les ont pas empêchés de se tirer d'affaire.
- 20 Malgré sa prolixité, ses nombreuses redites et parfois une certaine confusion, on retiendra surtout de ce livre, l'intérêt des problèmes qu'il soulève, l'originalité de certaines idées et enfin la discussion qui doit nécessairement en résulter.